

L'ANGE ÉCONOME

—Théodore ?
 —Bonne amie !
 —Vous aviez, hier, vingt-trois sous dans la poche de votre gilet, je n'en retrouve que dix-sept !... Où est passée la différence, je vous prie ?...
 —J'ai pris un omnibus, bonne amie.
 Madame, se récriant :
 —Un omnibus !... Vous devenez donc impotent ?
 —Non, bonne amie, mais du haut des Ternes à la rue Vosages, il y a loin...
 —L'exercice vous est salutaire.
 Monsieur, très doux :
 —Je sais bien, mais il commençait à pleuvoir, et comme tu n'as pas encore remplacé mon parapluie...
 —Désolé, monsieur ? Je n'ai pas le Pactole à ma disposition.
 —Je ne te fais point de reproche !
 Madame, très aigre :
 —Il ne manquerait plus que cela !
 —Je dis seulement que dans l'intérêt de mon chapeau...
 Madame, après une seconde réflexion :
 —Il fallait ne pas sortir, puisque le temps était à la pluie !
 Monsieur, toujours pacifique :
 —Tu sais bien que j'avais promis à cet auteur qui m'emploie de lui rapporter sa copie hier au plus tard.
 —Eh bien ! il l'aurait attendue deux jours de plus, voilà tout ! Le monde n'aurait pas cessé de tourner pour si peu !
 —C'est probable, mais j'y eusse gagné, moi, de n'avoir plus ses copies à faire ?
 La justesse de l'argument clôt décidément le bec de Madame, qui hocha la tête sans répondre.
 L'Ange économe n'aime à rien perdre, pas même ses paroles.
 Profitant de sa victoire, Monsieur reprend d'un ton déterminé :
 —A propos, Bobonne ! J'ai acheté ce matin une paire de bottines, que le cordonnier apportera tout à l'heure.
 Madame, sautant :
 —Des bottines ! En voici bien d'une autre !
 Monsieur, d'une voix mielleuse :
 —Une excellente occasion. La personne qui les avait commandées n'en a pas pris livraison ; en sorte que le marchand me les cède pour s'en défaire, au prix de revient.
 —En vérité ! Et ce prix ?
 Monsieur, courageusement :
 —Dix neuf francs cinquante.
 Madame, bondissant plus fort que la première fois :
 —Vous appelez cela une occasion !...
 Monsieur, convaincu :
 —Certainement, puisqu'elles en valent trente-deux !
 Madame, très sceptique :
 —Elles sont sans doute en or massif ?
 Monsieur, ingénument :
 —Tout simplement en maroquin ; et elles me vont comme si on les avait faites pour moi...
 Madame, de plus en plus mordante :
 —Du maroquin ! il faut à Monsieur de la peau de portefeuille, à présent !—Attendez au moins que vous soyez ministre !
 Monsieur, allongeant piteusement l'un de ses pieds, chaussé d'une bottine qui ne tient plus que par la persuasion.
 —Celles-ci n'iraient pas si loin... Elles me quittent, les ingrates !...
 Madame, après avoir constaté d'un coup d'œil la réalité de l'allégation :
 —Tout cela est fort joli !... mais avec vos perpétuels gaspillages, je n'arriverai jamais à trouver, au bout du mois, les trente-cinq francs trente-cinq centimes de votre assurance ; et si, un de ces beaux jours, vous veniez à mourir, je me trouverai avec mes yeux pour pleurer. Il est vrai que cette question ne vous touche guère !... Vous êtes bien trop égoïste pour vous préoccuper de mon avenir !...
 Monsieur riant, avec bonhomie :
 —Tranquillise toi ! Je n'ai pas envie de mourir.

Madame, féroce.
 —Et les accidents ?
 Monsieur, pris au dépourvu :
 —C'est juste ; mais dans ce cas peu probable, il te resterait encore ta dot, qui, Dieu merci ! est intacte.
 —Je le pense bien !
 —Tu ne serais donc pas tout à fait sans ressources...
 Madame, se dressant avec indignation :
 —Mais, monsieur, s'il me faut manger ma dot, avec quoi retrouverai-je un second mari ?
 —!!!

NOTES ET FAITS

Histoire des mots et locutions

Le *lin*, dit le naturaliste Bomare, nous vient des bords du Nil dont il est l'anagramme (en effet le mot *nil* lu à rebours donne *lin*) et où il croissait particulièrement. Faut-il prendre à la lettre cette fantaisie étymologique ?

* * * *

Histoire du duel

Une curieuse anecdote citée par le *Musée des Familles* :

Le fanatique Felton, qui tua le duc de Buckingham, favori de Charles II, était si vindicatif qu'ayant un jour appelé en duel un gentilhomme qui l'avait offensé, et croyant que la qualité de son ennemi lui ferait peut-être refuser la carte, il lui envoya en même temps un de ses doigts qu'il avait coupé lui-même : " Je veux, dit-il, qu'il sache de quoi est capable pour venger une injure l'homme qui peut se mettre lui-même en morceaux."

* * * *

A propos de lectures

" J'ai 70 ans, disait un jour un homme qui avait parcouru une honorable et brillante carrière : je suis père de famille ; dans ma vie d'étude, j'ai fouillé bien des choses pour la défense du bien ; mais à l'heure qu'il est, je m'interdis encore la lecture de certains livres, surtout des écrits passionnés."

Beaucoup de ceux qui se classent parmi les *invulnérables*, sous ce rapport, après avoir méprisé les conseils de la morale, sont obligés de subir ceux de la médecine.

* * * *

La reine Anne



Anne Stuart, la seconde fille du duc de York, frère de Charles II, naquit au palais de Saint-James, le 6 février 1664. Sa jeunesse est surtout remarquable par l'amitié qui s'établit entre elle et la duchesse de Malborough, et qui influa beaucoup sur sa destinée.

Elle fut mariée au prince Georges de Danemark, le 28 juillet 1683. Elle lutta contre Louis XIV et elle réunit l'Ecosse à l'Angleterre.

Bien que son règne soit peu connu, elle en est pas

moins un des personnages marquants de l'histoire d'Angleterre. Elle fut orgueilleuse et violente ; cela jette une ombre sur ses vertus.

* * * *

La justice chinoise

Les journaux chinois rapportent qu'un magistrat du Nanching-Hsien, ayant prélevé sur les contribuables 450 taels de plus qu'il n'était autorisé à le faire, dans le but de créer certaines améliorations dans son district, vient d'être condamné conformément à la loi du pays.

Le châtement est très sévère. Le fait de prélever illégalement des impôts est assimilé à un larcin et puni en conséquence.

Le magistrat recevra donc soixante dix coups d'une forte canne de bambou et sera banni pendant un an et demi, c'est-à-dire qu'il sera incorporé dans les troupes de la frontière pendant ce laps de temps et soumis à de durs travaux.

L'argent qu'il a touché illégalement sera employé à des travaux d'utilité publique. Ses subordonnés qui ont perçu ces contributions recevront chacun quatre-vingts coups de bambou.

* * * *

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

Un ami de la femme me déclarait encore hier qu'à tous les âges elle est charmante. Ce n'est pas là une réponse inspirée par une courtoisie banale chez cet aimable homme, c'est une conviction sincère.

Dans l'enfance, elle est, pour lui, le bourgeois dont on suit la croissance avec amour ; à dix-huit ans, elle est dans le mystère troublant ; on ne sait ce que sera ce bouton encore enfermé dans ses folioles vertes. Tiendra-t-il ses promesses ? et on le couve des yeux, et l'on craint qu'il ne vienne pas à s'épanouir ; jamais la femme n'est aussi intéressante qu'à ce moment de développement moral et physique. A vingt-cinq ans, c'est la fleur éclose, rayonnante de beauté ; elle répand des parfums délicieux, elle donne des sensations enivrantes. A trente-cinq ans, fruit exquis, parfait, elle est est peut-être moins admirée, elle est plus aimée ; elle rend heureux, se donnant tout entière.

—Et puis après ?

—Après, répondit mon ami, ne fait-on pas de délicates confitures avec les fruits ? supérieures à ces fruits, en douceur.

—A quel âge ?

—De cinquante à soixante dix.

Je savais bien bien qu'il arriverait un moment où nous n'aurions plus qu'à nous terrer.

—Du tout, du tout. Il y a les pâtes de fruits qui dépassent encore les confitures, en excellence. La grand-mère nous représente ces fruits en pâte ; elle est délicieuse jusqu'au bout vous voyez bien.

Je suis trop intéressée dans la question pour réfuter ou approuver ce jugement.

Pour moi, l'âge charmant de la femme, c'est celui où un honnête et pur amour lui emplit le cœur... et elle peut aimer d'un bout à l'autre de sa vie. J'ai vu des ménages en cheveux blancs où la tendresse adoucie était le plus beau spectacle qui fût au monde.

Mais puisqu'il faut conclure, l'âge le plus charmant de la femme me semble être celui où, encore jeune, encore belle, elle est devenue bonne... l'âge du fruit, peut-être.

* * * *

Vivre écrasé sous le mépris de ses concitoyens, c'est lamentable, mais moins dur que de mourir écrasé par une voiture.

* * * *

Les Anglaises n'ont pas l'habitude d'être adroites : quelqu'un a dit qu'elles avaient deux bras gauches.

Toute famille catholique doit désirer suivre l'avis de Léon XIII. Pour cela, elle doit acheter une image de la Sainte-Famille. Elle en trouvera un beau choix à la librairie G. A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.